

p. 277 l. 7, p. 279 l. 16, p. 314 l. 4, p. 373 l. 29, p. 394 l. 25, p. 400 l. 9, p. 403 l. 16, p. 437 l. 26. La leçon *cuide tu* p. 43 l. 25, corrigée en *cuide[s] tu*, ne crée pas d'ambiguïté et aurait pu être conservée. Aux pp. 87 l. 12 et p. 176 l. 16, la leçon *aucunes fois* pour l'adverbe *aucune fois* 'quelquefois' ne nécessitait pas de correction (cf. FEW, xxiv 323a, s.v. *aliquis*; DMF, s.v. *aucunefois*). Dans l'attente de l'étude linguistique, il est malaisé d'évaluer le choix des éditeurs d'effectuer certaines corrections. Il en est ainsi des restitutions systématiques des consonnes finales (par ex. *assé[s]* p. 194 l. 19 ou *auque[l]* p. 223 l. 3); les chutes de consonnes ne sont en effet pas rares dans le texte, surtout de *-t* (p. 43 l. 23, p. 57 l. 8, p. 116 l. 28, p. 290 l. 13, p. 449 l. 1, etc.), mais aussi de *-s* (p. 194 l. 19, p. 217 l. 11, p. 226 l. 15, p. 234 l. 9, p. 251 l. 3), de *-l* ou de *-r*. Il serait souhaitable que l'étude linguistique, à paraître dans le vol. iv, dresse une liste de tous ces cas et évalue leur caractère systématique. Nous relevons, en outre, quelques cas où les formes de P3 et P6 sont employées l'une pour l'autre; pour les pp. 37-460: p. 169 l. 8; p. 209 l. 5, mais la proximité de *dient* précédemment est peut-être en cause; p. 235 l. 8; p. 254 l. 11; p. 433 l. 4, *disoiet* pour *disoient* (oubli du tilde?; mais voir Buridant, *Grammaire du français médiéval*, Strasbourg, ELiPhi, 2019, § 225 n. 3). Nous ne remettons pas en question le choix des éditeurs d'intervenir pour rétablir la désinence attendue (toutes ces formes, sporadiques, ont en effet été corrigées), mais il serait bon de renseigner ces formes dans l'étude de langue.

Le texte est suivi de ses index, qui fournissent de précieux et abondants repères: des noms de personnages historiques ou mythiques (pp. 713-30), des œuvres citées par Raoul de Presles (pp. 731-35), des toponymes et noms de peuples (pp. 736-39).

Il faut se réjouir que ce projet de grande ampleur ait déjà porté à la publication de près de la moitié de la traduction française effectuée par Raoul de Presles du monument qu'est *La Cité de Dieu*; cette traduction est, en effet, d'une importance considérable pour appréhender la réception du texte dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. L'on ne peut qu'espérer que les vol. iii et iv, qui prévoient notamment la publication d'un glossaire et une étude de la langue de Raoul de Presles dans les dix premiers livres, continueront bientôt à révéler toute la richesse et l'intérêt de cette traduction.

SOPHIE LECOMTE

RENÉ D'ANJOU, *Le Cuer d'amour espris*, Présenté, édité et traduit par GILLES ROUSSINEAU, Genève, Droz, 2020, pp. 389 («Textes Littéraires Français», 652).

Après avoir fourni l'édition critique de *Regnault et Janneton* en 2012, puis du *Mortifiement de Vaine Plaisance* en 2015, Gilles Roussineau publie dans ce troisième volume de grand format l'édition de la troisième œuvre, un prosimètre entièrement joué sur l'allégorie, par laquelle le roi René exprime ses propres sentiments: le *Cuer d'amour espris*, dont une première rédaction remonte à 1457, mais que son auteur a révisé encore en 1477. C'est une véritable quête chevaleresque que le *Cuer* entreprend, guidé par Désir, une quête parsemée d'aventures qui n'aboutira cependant pas, puisque «le désir amoureux ne peut engendrer que d'inutiles souffrances» (p. ix). En effet, seuls les noms des per-

sonnages (Refus, Crainte, Esperance, Largesse, Renon, Honneur, Douce Merci...) installent le lecteur dans le domaine de l'allégorie, alors que l'écriture, les motifs, les aventures mêmes le situent sans conteste dans l'univers du roman chevaleresque. G. Roussineau en rend compte dans une Introduction dense et très agréable à lire, qui sait garder l'équilibre entre une érudition profonde et la capacité d'en faire part à un public large.

La section proprement philologique s'ouvre par la présentation des sept manuscrits qui conservent le texte, dont trois enluminés, et des raisons justifiant le choix du manuscrit de base (Wien, ÖNB, cod. Vindobonensis 2597); suit l'analyse linguistique, synthétique et très clairement présentée (j'aurais peut-être ajouté un mot sur l'article pluriel *unes*, utilisé par exemple en § 22,11, 83,11, 89,25, 107,10, toujours avec le subst. *brosses*; ainsi que sur l'emploi de l'auxiliaire *avoir* avec *aller*: § 38,26 ou 40,16; les cas d'«effacement du pronom régime direct devant le régime indirect», remarque 8, sont d'ailleurs bien plus fréquents: par ex. § 63,19; 73,7; 93,3; 103,13 etc.).

Les seize miniatures qui décorent le manuscrit de Vienne (mais le programme iconographique est inachevé), dues à Barthélemy d'Eyck, sont reproduites en couleur: elles paraissent néanmoins sombres, par rapport à celle qui orne le couverture du volume, et surtout aux planches du troisième tome de l'édition Winkler (Vienne, Imprimerie de l'État Autrichien, 1927, disponible sur Gallica); le commentaire qui les accompagne permet d'apprécier le rapport étroit qu'elles entretiennent avec le texte. La Bibliographie, aux p. xxxv-xl, clôt l'Introduction.

Le traitement du texte n'étant pas explicité, le lecteur n'a pas de mal à reconnaître les critères normalement adoptés pour éditer les textes en moyen français; la présentation est claire et aérée, grâce aussi au format du volume et à la numérotation des lignes et des vers, tant sur la page de droite (texte original) que sur celle de gauche (traduction en français moderne). Au-delà de quelques menues négligences typographiques – l'absence d'initiale majuscule en début de vers: p. 19, 31, 35, 63, 77 etc., une parenthèse à modifier en crochet p. 29 –, voici quelques notes de lecture prises sur la première moitié du texte:

- § 14,23-24, je corrigerais *queres* («Et en ce point n'eut *queres* appelé qu'il saillit hors dudit hermitaige...») en *queres*;
- § 21,19-25, la ponctuation gagnerait à être modifiée: «Vous yrez ce chemin senestre Et entrerez en la forest, Chevauchant tost et sans arrest Environ bien lieue et demie. A trouver vous ne fauldrez mye Qui tresbien vous herbergera Et de voz chevaux pensera»; je remplacerais la virgule après *forest* par deux points, et surtout je supprimerais le point après *demie*, afin de rattacher l'action exprimée par le verbe *chevaucher* à la suite, à savoir la possibilité de trouver *le manoir de Bon Repos*, où *Cuer* et *Désir* seront accueillis; même remarque pour § 46,1-2: «Mes enfans, entendez a moy Pour vous mettre ung peu hors d'es moy. Je vous pry, croyez mon conseil, Car ja ne trouverez pareil»: le propos serait plus clair, me semble-t-il, si on ajoutait deux points après *a moy* et que l'on remplaçait le point après *es moy* par une virgule; ou encore § 87,3: «Mais qui, deable t'y avala?» où je supprimerais la virgule;
- la graphie *qui* pour *qu'i(l)*, reflet de l'amuïssement de la liquide finale, me paraît assez fréquente en moyen français – et dans le ms de Vienne en l'occurrence – pour ne pas exiger l'intégration du *l* entre crochets; les exemples sont nombreux (§ 28,29; 84,5;

102,9; 103,9 et 10...; au § 88,15 *qui* pour *qu'ilz*); la graphie *si* pour *s'i* (§ 28,37; 100,18) ne fait que confirmer le phénomène («et vit l'eaue de la fontaine noire, hideuse et mal nette, si que pour rien n'en eust beu le soir, si l'eust veue»: je transcrivais *s'i l'eust veue*); ainsi que la graphie *y* (= *il*) dans «Couvient qu'a coup *y* se defface» (§ 29,26, que R. corrige en *il* sur la base de P2); par conséquent, je corrigerais *qui* en *qu'i* en § 51,3: «[Cueur] estoit en grant pensee de dame Esperance *qui* si subitement avoit veu de partir d'eulx» (la note p. 319 indiquant *qui* = «que»).

La qualité des traductions fournies par R. est unanimement saluée; c'est pourquoi j'ose à peine exprimer un doute sur l'interprétation d'un passage du § 44, où le pronom relatif *laquelle* ne me semble pas référer à *Melencolie*, mais bien à *Esperance*: celle-ci, voulant porter secours à *Cuer* qui risque de se noyer, «brocha son palefroy et le hasta le plus grant erre qu'elle peut et n'encontra personne fors que Melencolie qui s'en retournoit a sa maison, *laquelle* se destourna d'elle jusques ad ce qu'elle fust passee. Et quant elle vint au pont (...)» (trad. 'sans rencontrer personne à l'exception de Mélancolie, qui retournait dans sa maison *et qui* se détourna d'elle jusqu'à ce qu'elle fût passée'); le pronom féminin est certes ambigu, mais il me semble plus probable que Espérance veuille éviter la rencontre avec Mélancolie, afin de porter rapidement secours à son protégé.

Opportunément limitées aux deux mss de contrôle (P1 = BnF, fr. 24399; P2 = BnF, fr. 1509), les Variantes sont réunies en fin de texte, juste avant les Notes, qui confirment les deux mérites principaux de cette édition: la clarté associée à la sobriété. On ajoutera l'intérêt du Glossaire, compilé de main de maître, auquel trop d'éditions accompagnées de traduction renoncent souvent. Il occupe ici quelque cinquante pages en petits caractères, ce qui donne la mesure de l'attention avec laquelle il a été établi, ainsi que de l'intérêt lexicographique du texte de René d'Anjou, souligné dans les remarques ponctuelles exposées aux p. xxxii-xxxiii de l'Introduction.

Le *Cuer d'amour espris* n'était certes pas inconnu aux médiévistes, puisque deux éditions relativement récentes en sont toujours disponibles (une par Florence Bouchet, Livre de Poche, 2003; l'autre par Susan Wharton, 10/18, 1980: toutes les deux fondées sur le ms fr. 24399 de la BnF), alors que l'accès au ms de Vienne n'était possible jusque-là qu'à travers l'édition de Emil Winkler de 1927, dont la méthode est aujourd'hui largement dépassée. Cependant, fondée sur des critères philologiques impeccables, et répondant à toutes les exigences du public d'aujourd'hui, y compris pour la traduction en français moderne, on ne doutera pas que celui publié par G. Roussineau est destiné à constituer désormais le texte de référence.

MARIA COLOMBO TIMELLI

GÉRALDINE TONIUTTI, *Les derniers Vers du Roman arthurien. Trajectoire d'un genre, anachronisme d'une forme*, Genève, Droz, 2021, pp. 655 («Publications Romanes et Françaises», 273).

Plus de quarante ans après l'étude fondatrice de Beate Schmolke-Hasselmann (Niemeyer 1980) qui plaça le roman arthurien en vers tardif en tant que genre dans le champ de vision des chercheurs, Géraldine Toniutti rouvre le dossier des romans de la Table

Ronde en octosyllabes dans un volume certes épais, mais bien écrit et agréable à lire. Depuis la parution du livre de la chercheuse allemande beaucoup de choses ont changé: certaines œuvres ont fait l'objet d'éditions récentes et ont bénéficié, du coup, d'un regain d'intérêt dans la critique, et, surtout, le paradigme interprétatif dominant s'est modifié. Là où la lecture de Schmolke-Hasselmann privilégiait une approche socio-historique proche, à certains égards, des travaux de son maître Erich Köhler sur Chrétien de Troyes, nous sommes actuellement plus sensibles précisément à la «réécriture» qui caractérise si fortement ces romans qu'on se contentait autrefois de considérer comme des œuvres d'épigones. Le moment était donc propice pour relire ces romans qui, comme l'indique le sous-titre de l'étude de T., affichent leur anachronisme dès le premier regard puisqu'ils sont écrits en vers alors que le roman arthurien, désormais, a opté pour la prose. Du corpus intégral des romans en vers – une vingtaine de textes en tout – la chercheuse retient *Claris et Laris*, *Florian et Florete*, *Les Merveilles de Rigomer*, *Beudouz*, *Escanor et Meliador*, soit les six œuvres traditionnellement considérées comme les plus tardives.

Dans une première partie, «Choix de forme, conséquences génériques» (pp. 31-237), T. s'interroge sur la notion de genre et la relation, en particulier, entre le genre du roman arthurien en vers et une forme versifiée plus lâchement associée à la matière de Bretagne. Cette réflexion, qui peut intéresser aussi les spécialistes de poétique non médiévale, invite ainsi à considérer notre corpus en relation avec d'autres textes écrits en vers qui comportent, comme la *Bataille Loquifer* ou le *Tournoiement Antécrist* d'Huon de Méry, des éléments arthuriens. Ce «détour» permet de mieux dégager les contours du corpus de base. Comme caractéristique forte commune à son corpus T. identifie, donc, un même univers fictionnel – celui d'Arthur, fléché par des personnages, des lieux et un cadre temporel – et «des codes esthétiques et des valeurs qui lui sont propres» (p. 205). Dans le roman arthurien canonique, ce sont la quête ou l'errance et les *aventures de Bretagne*, par lesquelles le protagoniste est incité à se remettre en question, qui conditionnent la structure du roman. À titre de démonstration un peu extrême, T. consacre même un excursus à *Blandin de Courmouailles*, qui, de façon paradoxale, ne met pas en scène Arthur alors que le texte parodie le roman arthurien traditionnel en le vidant de sa substance pour en mettre à nu les rouages. Selon une jolie formule, *Blandin de Courmouailles* permet de faire «l'autopsie d'un genre défunt avant son extinction définitive» (p. 230). Le genre, auquel il n'appartient pas, étant précisément le roman arthurien en vers. Malgré l'aspect décidément un peu mécanique de ces textes, T. a raison de rappeler que le roman en vers tardif gagne à être lu non pas comme la manifestation d'un genre *esthétiquement* en déclin, un sous-produit, mais comme la dernière tentative de maintenir en vie le genre, en l'ouvrant, par exemple, à des éléments empruntés à son concurrent en prose ou en intégrant une géographie méridionale, à un moment où la mode est largement passée à la forme nouvelle. Un peu comme si certains dinosaures s'étaient mis à évoluer espérant échapper à un destin depuis longtemps scellé.

La seconde partie, «Les derniers vers: Écrire en vers après la prose» (pp. 239-425), récapitule l'état présent du *great divide* entre romans en vers et ceux en prose: temps circulaire vs temps linéaire, personnages principaux (Gauvain vs Tristan/Lancelot), univers radieux vs univers sombre etc., puis examine comment les œuvres de notre corpus contournent ou transgressent les traditions: l'espace géographique est en expan-